

Le casse

Comédie en deux actes
de Jérôme VUITTENEZ



Cette pièce est sous licence **Creative Commons**
<http://creativecommons.org/licenses/by-nd/2.0/fr/>

Vous êtes libre de de reproduire, distribuer et communiquer cette création au public selon les conditions suivantes :

- Vous devez citer le nom de l'auteur original
- Vous n'avez pas le droit de modifier, de transformer ou d'adapter cette création.

Caractéristiques

Durée approximative : 70-80 minutes

Distribution (2 hommes, 2 femmes et quatre personnages de sexe indifférent) :

- **Harold** : Commerçant au chômage un peu efféminé, d'origine britannique, mari de Frida
- **Frida** : Camionneuse au chômage, virile et costaud, d'origine allemande, femme de Harold
- **Pietro** : Employé de banque d'origine italienne. Il vient d'apprendre son licenciement. Sa femme Ghislaine n'est pas au courant.
- **Ghislaine** : Femme au foyer, épouse de Pietro. Elle ne comprend pas tout ce qui se passe, mais elle est suiveuse.
- **Cambrioleur 1** : Il/elle a passé une annonce sur internet pour trouver un complice pour cambrioler des appartements. Ce n'est pas son coup d'essai, mais il/elle a du mal à trouver des partenaires valables.
- **Cambrioleur 2** : A répondu à l'annonce, mais regrette un peu. Froussard(e), mais bavard(e), il/elle sait se tirer des situations tendues.
- **Policier 1** : Brigadier chef à la recherche de cambrioleurs signalés sur le secteur. Il/elle ouvre l'œil... mais ne voit pas grand chose.
- **Policier 2** : Co-équipier(e) du précédent. Il/elle n'a pas inventé l'eau tiède mais sait parfaitement opérer les contrôles d'identité.

Décor : Intérieur dépouillé d'un appartement au 8ème étage d'un immeuble. Chaises et tables de camping, quelques vases ébréchés. Pas de tableau, des meubles vieillissants. Les propriétaires sont des chômeurs longue durée au bord de la ruine.

Public : Tout public

Synopsis : Deux couples d'amis complètement ruinés s'apprêtent à cambrioler une banque pour se renflouer et pour venger le licenciement récent de l'un d'eux. Sur le papier, tout devrait bien se passer...

L'auteur peut être contacté par courriel à l'adresse suivante :

postmaster@merome.net

Merci de contacter l'auteur avant toute utilisation ou représentation de cette pièce (par courtoisie, même s'il n'y a pas de droits d'auteur !)

Lever de rideau

(Acte I)

Scène 1

Le rideau s'ouvre sur un intérieur très dépouillé : une table de camping avec une nappe en papier et des chaises pliantes, très peu de mobilier et de décoration, trois vases avec des fleurs fanées. Le strict minimum. Un homme est assis à la table, faisant ses comptes, un tas de factures, une calculatrice à côté de lui. Il est seul.

HAROLD : *(tapotant sur la calculatrice et feuilletant des factures, l'air soucieux, soupirant, il parle de façon précieuse et a des manières un peu efféminées)* Oh mon Dieu... *(farfouillant encore ses papiers et refaisant des calculs)* Ah la la... *(réfléchissant un instant)* Chérie ? Chérie ? *(pas de réponse)* Frida, tu es là mon amour ?

Une femme à l'allure assez masculine entre et s'approche d'Harold.

FRIDA : Oui, qu'est-ce que tu veux, mon croûton ?

HAROLD : Dis-moi, ma biche, il reste combien de jour avant la fin du mois ? Je n'ai pas de calendrier sous la main et...

FRIDA : 29.

HAROLD : *(horrifié)* 29 ! Mais ce n'est pas possible !

FRIDA : On est le premier. Il reste 29 jours. Pourquoi, il y a un problème ?

HAROLD : Un problème ? Si ce n'était que ça... Il nous reste 50 euros pour finir le mois !

FRIDA : C'est pas beaucoup !

HAROLD : C'est très peu !

FRIDA : Mais comment ça se fait ?

HAROLD : *(gentiment ironique)* Je ne sais pas, mais le fait qu'on soit tous les deux au chômage depuis plusieurs années, je pense que ça joue.

FRIDA : Justement, pourquoi ce mois-ci est-il pire que les précédents ?

HAROLD : Et bien, on a fait réparer ta moto, déjà. *(il exhibe une facture)* 350 euros. L'assurance habitation *(il montre une autre facture)*. Les courses... Il faut absolument qu'on arrête d'acheter autant de viande. En plus, moi ça m'écoeure *(il met la main devant sa bouche)*.

FRIDA : Moi j'aime bien la bidoche...

HAROLD : Il faudra bien faire des sacrifices.

FRIDA : Et toi : tes petites affaires de couture, là. C'est que ça coûte cher aussi !

HAROLD : *(se défendant)* Je n'ai rien acheté depuis des mois ! Et puis, c'est pour raccommo-der tes chaussettes ! Je ne sais pas ce que tu fais avec, elles sont pleines de trous !

FRIDA : Ben... Je marche !

HAROLD : Et bien essaie de faire de plus grands pas, parce que là, on ne va jamais s'en sortir !

FRIDA : De toute façon, c'est bien pour ça qu'on a invité Ghislaine et... Picsou.

HAROLD : *(il la corrige)* Pietro. Quoi, c'est ce soir qu'ils viennent ?!

FRIDA : Oui, c'est ce soir. On avait dit au début du mois, justement pour qu'on ait encore les moyens de leur faire à manger.

HAROLD : Mais on ne les a plus, les moyens. Même le premier du mois, tu vois... *(il se lève pour faire les cent pas dans la pièce)*

FRIDA : On les fait venir pour ça : leur demander de nous prêter un peu d'argent, justement. On peut quand même leur faire à manger, pour la peine.

HAROLD : Qu'est-ce que tu as prévu de leur faire ? Pas de folie, hein ?! Pas 300 grammes de viande par personne, j'espère. *(il porte la main à sa bouche en signe de dégoût)*.

FRIDA : Des pâtes. Pour un italien, ça devrait lui plaire.

HAROLD : Des pâtes... Toutes seules ?

FRIDA : À la bolognaise. *(elle ajoute pour le taquiner)* Plein de viande hachée comme tu aimes.

HAROLD : Je te laisserai ma part... Euh... *(il réfléchit en marchant)* Fais les bien cuire, les pâtes, hein ?

FRIDA : Il les préfère comme ça ?

HAROLD : Je m'en fiche, de comment il les préfère, mais bien cuites, elles remplissent bien l'estomac... *(il mime la descente dans l'estomac)* Il en mangera moins.

FRIDA : Quand même, on n'en est pas à ce point-là !

HAROLD : *(montrant les factures)* Si ! Et il n'y a pas de petites économies ! Les petits ruisseaux font les grandes rivières, et tout ça...

FRIDA : Tu m'as déjà dit ça quand on a vendu nos meubles, et on ne voit toujours pas la grande rivière.

HAROLD : De toute façon, nos meubles, on n'avait plus rien à mettre dedans. Tiens, notre meuble à télé, il servait à quoi : on a vendu notre télé ! Le meuble à chaussures : les seules chaussures qu'on n'a, on les porte en ce moment.

FRIDA : C'est pour ça aussi que je fais des trous dans mes chaussettes.

HAROLD : Pourquoi ?

FRIDA : On voit bientôt à travers mes chaussures !

HAROLD : *(s'approchant d'elle, la prenant par les épaules)* Ma pauvre Frida, j'aimerais tellement pouvoir t'offrir des chaussettes et des chaussures neuves !

FRIDA : On va leur demander combien ?

HAROLD : *(il s'écarte d'elle, ne comprenant pas)* Combien de quoi ?

FRIDA : À Picsou, on lui demande combien ?

HAROLD : Pietro ! Mais je ne sais pas moi, c'est délicat...

FRIDA : Il est riche : il travaille dans une banque.

HAROLD : Oui enfin, il est au guichet. C'est un employé, pas le directeur de la Banque de France, non plus !

FRIDA : Sa place est stable. Il a dû mettre un peu d'argent de côté, quand même ! Depuis tout ce temps.

HAROLD : On est un peu mal placés pour donner des leçons de gestion financière. *(il montre les factures)*

FRIDA : Si on demande trop peu, dans un mois, on aura tout dépensé, on ne sera pas plus avancé... Et il faudra lui demander à nouveau, ce sera encore plus délicat.

HAROLD : Tu demanderais combien, toi ?

FRIDA : Vingt mille.

HAROLD : *(effaré)* Vingt mille ?! *(sans se retourner, il cherche la chaise en tâtonnant avec sa main qui tremblote pour s'asseoir)*

FRIDA : Vingt mille, ça nous laisse un an pour retrouver du boulot et retrouver une vie normale. Ensuite on le remboursera...

HAROLD : *(maintenant assis, il sort un mouchoir pour s'éponger le front)* Mais comment veux-tu que je lui demande vingt mille euros ?! *(il imagine la scène)* « Salut Pietro,

reprends donc un peu de pâtes bolognaise et sinon... Tu pourrais nous prêter vingt mille euros ? ».

FRIDA : Tu voulais lui demander combien, toi ?

HAROLD : Mais je ne sais pas moi... C'est délicat. *(il réfléchit)* Peut-être une centaine d'euros, pour finir le mois...

FRIDA : Une centaine ! De quoi acheter à manger pendant trois jours, et hop... Plus rien.

HAROLD : Oui mais si on achetait moins de viande...

FRIDA : *(élevant la voix, Harold se tasse sur sa chaise)* On touche pas à la bidoche ! Attends, tu m'as bien regardée ? Est-ce que j'ai une tête à manger des salades ?

HAROLD : *(voix douce)* Ghislaine, la femme de Pietro, elle...

FRIDA : *(ne le laissant pas finir, un peu énervée)* Ghislaine, elle a eu quatre gosses, ça lui a fait un pétard comme ça *(elle mime de grosses fesses)* et maintenant, elle mange de l'herbe en espérant que ça dégonfle !

HAROLD : Tiens, justement, et leurs quatre enfants ? Tu y as pensé ? On ne va quand même pas leur ôter le pain de la bouche en ruinant leurs parents ?

FRIDA : Mais ils touchent des allocations pour ça ! *(elle énumère en comptant sur ses doigts)* Un salaire de banquier, plus des allocations, plus... Qu'est-ce qu'elle fait elle déjà ?

HAROLD : Rien. Elle est mère au foyer... Depuis toujours...

FRIDA : Ah ! Ben voilà, elle ferait mieux de bouger un peu son gros...

HAROLD : *(il se lève et s'emporte)* Ah non ça suffit ! *(croisant les yeux de Frida, il regrette son énervement et s'assagit)* Ghislaine était ma meilleure cliente ! Elle a acheté toute sa layette chez moi, quand j'avais encore le magasin, et crois-moi, avec quatre gosses, elle y a laissé ses économies ! C'est d'ailleurs pour ça qu'on est devenu amis : elle était toujours fourrée chez moi !

FRIDA : *(ironique)* Demande-lui vingt mille de plus, ça va devenir une vraie copine !

HAROLD : Ce n'est pas ce que je voulais dire. Tu as très bien compris.

On sonne à la porte

HAROLD : *(paniqué, il serre les jambes, se tortille et pose la main sur sa bouche de manière efféminée)* Oh mon Dieu, les voilà.

FRIDA : *(regardant sa montre)* Et mes pâtes qui ne seront jamais trop cuites !

HAROLD : Surtout, tu ne dis rien. Tu me laisses faire. *(il s'approche de la porte d'entrée)*

FRIDA : 20.000 !

HAROLD : *(une main sur la poignée de porte, un doigt de l'autre main sur la bouche)*
Chut !

Scène 2

Ghislaine et Pietro entrent. L'homme tient une bouteille à la main. Harold embrasse Ghislaine, puis serre la main de Pietro en disant :

HAROLD : Bonjour ! Bonjour ! *(voyant la bouteille)* Oh, comme c'est gentil... Je te débarrasse ? *(il tente de s'emparer de la bouteille, mais l'homme ne la lâche pas, il regarde devant lui, l'air absent)*

GHISLAINE : *(voyant l'absence de son mari)* Pietro ?

PIETRO : Hmm ? Ah oui, bonjour, bonjour. *(puis il boit directement au goulot de la bouteille qui était déjà ouverte et bien entamée)*

GHISLAINE : Excusez-le, il est comme ça depuis qu'il est rentré du bureau...

Elle s'approche de Frida pour l'embrasser.

HAROLD : Tu as des soucis Pietro ?

PIETRO : Des bricoles, trois fois rien... Tu sais ce que c'est... Le boulot...

HAROLD : Ben non... Justement.

PIETRO : Ah oui, c'est vrai... Pardon. *(il se sert à nouveau une lampée de vin puis prend Harold à part, chuchotant)* Je pourrais te parler... Seul à seul...

HAROLD : *(sur le même ton)* Bien sûr... Mais...

Pietro semble se réveiller d'un coup et se dirige vers Frida pour lui dire bonjour.

PIETRO : *(les bras grands ouverts en s'approchant d'elle, accent italien)* Ah Frida mia ! Je ne t'avais pas vue. *(se rendant compte qu'il tient sa bouteille ouverte, la pose sur la table avant d'embrasser Frida).*

FRIDA : Tout va bien Pietro ?

PIETRO : *(surjouant)* Parfait. Tout est parfait.

FRIDA : Tu n'as pas l'air dans ton assiette.

PIETRO : *(voulant faire une blague)* C'est parce que tu ne nous as pas encore servis ! *(il fait un clin d'œil et montre la table du doigt pour appuyer son gag, mais personne ne rit).*
Qu'est-ce qu'on mange ?

FRIDA : C'est une surprise. Une surprise bien cuite.

PIETRO : Génial. Super ! J'adore les surprises. Tiens, Ghislaine, va donc aider Frida à préparer la surprise en cuisine.

FRIDA : Non mais ça va aller... Il faut juste attendre que... ça cuise trop.

PIETRO : *(les prenant toutes les deux par la taille, ne leur laissant pas bien le choix)* Allons, allons, je sais ce que c'est, la cuisine. Enfin je devine, parce que moi j'y fous pas les pieds... Il y a toujours quelque chose à faire. Allez donc chercher de l'eau ! Harold a soif.

HAROLD : Non, mais...

PIETRO : *(lui faisant signe de fermer sa bouche dans le dos des femmes)* Si, si... Tant va la cruche à l'eau... Hein... Comme on dit...

GHISLAINE : C'est pour nous que tu dis ça ?

PIETRO : *(noyant le poisson, il s'adresse à Frida)* Tu te rappelles de l'eau que tu nous avais donnée l'autre fois ? Un régal ! *(il l'embrasse ses doigts, à l'italienne)* Je veux la même ! Et prends ton temps surtout ! Harold la préfère bien fraîche.

Il pousse les deux femmes dehors.

Scène 3

HAROLD : C'est gentil mais je n'ai pas particulièrement soif.

PIETRO : *(perdant sa mine joyeuse)* Il faut qu'on parle, Harold.

HAROLD : Mais c'est pas ce qu'on fait en ce moment ?

PIETRO : Sérieusement. Il faut qu'on parle sérieusement.

HAROLD : Mais je suis sérieux !

PIETRO : *(s'approchant de lui, le prenant par le cou)* C'est un peu délicat, mais...

HAROLD : Ça tombe bien parce que j'avais aussi quelque chose à te demander...

PIETRO : Tout ce que tu voudras. Mais moi d'abord !

HAROLD : Vas-y, je t'écoute...

PIETRO : Voilà... *(il le regarde dans les yeux et parle lentement)* Est-ce que tu pourrais me dépanner pour un mois ou deux ?

HAROLD : Ta voiture est en panne ?

PIETRO : Tu n'as pas compris, écoute-moi bien : est-ce que tu pourrais me prêter de l'argent ?

HAROLD : Te prêter de...

PIETRO : ...l'argent. Des pépètes. Du brouzouf. Du blé. De l'oseil. Du pognon.

HAROLD : *(il sort son mouchoir pour s'éponger le front)* C'est-à-dire que... Il faut voir. Il faudrait que j'en parle à Frida...

PIETRO : Laissons nos femmes en dehors de tout ça. Parlons d'homme à homme. Combien tu pourrais me passer ? Mettons aujourd'hui ?

HAROLD : C'est que... Je n'ai pas fait les comptes.

PIETRO : *(regardant et montrant sur la table)* Et ça, c'est quoi ?

HAROLD : J'allais les faire, justement... Je ne me souvenais plus que vous veniez aujourd'hui...

PIETRO : Je vais pas te mentir, je suis raide. Il m'arrive une tuile et je viens de commander ma nouvelle voiture. C'est pas de bol, mais je te rembourserai dès le mois prochain, au pire le suivant.

HAROLD : Mais il te... Il te faudrait combien ?

PIETRO : Cinquante mille. *(voyant Harold se décomposer)* Non mais si tu n'as que vingt-cinq mille aujourd'hui, ça peut suffire, à la rigueur !

HAROLD : Mais qu'est-ce qu'il s'est passé ? Tu joues au poker ?

PIETRO : Je peux te faire confiance ?

HAROLD : Bien sûr !

PIETRO : Tu ne dis rien à ma femme ?

HAROLD : D'accord.

PIETRO : Ni à la tienne ?

HAROLD : Attends, c'est une histoire de... de fesses ? Je suis pas sûr de vouloir être au courant, en fait... *(il se retourne, mais Pietro le retient)*

PIETRO : Rien à voir, Harold. Je suis viré.

HAROLD : Viré ?

PIETRO : Viré.

HAROLD : Mais... Ça arrive souvent, dans la banque, ce genre de ... virement ?

PIETRO : C'est la crise pour tout le monde.

HAROLD : Mais tu l'as su quand ?

PIETRO : Aujourd'hui. Un collègue, Régis, il sort du bureau du patron, la mine décomposée. Il vient me voir et me dit qu'il y a un plan social. Je fais partie de ceux qui partent. Ils vont me l'annoncer officiellement demain.

HAROLD : Mince...

PIETRO : Comme tu dis. Et ça tombe mal, comme je t'ai dit, je viens de commander une nouvelle voiture. Parce qu'avec les quatre gosses, l'autre, elle suffisait plus, tu comprends. Quand on part en vacances avec les valises... Enfin bref. Il me faut cinquante mille.

HAROLD : C'est que...

PIETRO : Me dit pas que tu es raide aussi ?

HAROLD : C'est-à-dire que j'attendais justement une grosse rentrée d'argent...

PIETRO : Ah... Bien ça. Combien.

HAROLD : On parlait de... vingt mille. Mais bon, c'est pas sûr que ça se fasse.

PIETRO : Je peux t'aider, peut-être ? Tu sais, j'ai du temps, maintenant. Demain, je vais récupérer mes affaires et je suis libre comme l'air. Si t'as besoin d'un coup de main...

HAROLD : C'est gentil, mais...

Les femmes entrent avec une cruche d'eau et une marmite pleine de pâtes trop cuites.

Scène 4

PIETRO : Mamma mia, comme ça sent bon !

FRIDA : (*étonnée*) Ah bon ?

PIETRO : Au fait, Frida... Pour les vingt mille. Pas de problème, je vais vous donner un petit coup de pouce...

GHISLAINE : Les vingt mille ?

FRIDA : (*souriante*) Ah, c'est bon, c'est arrangé ?

HAROLD : (*embarrassé*) C'est-à-dire que...

PIETRO : (*à sa femme*) Harold est sur une affaire. Il faut que je lui file un coup de main.

FRIDA : *(en aparté, à Harold)* Tu vois ! On aurait dû lui demander trente mille !

HAROLD : *(à voix basse)* Attends ! C'est pas...

PIETRO : *(l'empêchant de continuer)* Alors les amoureux, on fait des messes basses ? Et si on passait à table, plutôt ! Je meurs de faim !

GHISLAINE : Où as-tu mis tes assiettes et tes couverts. Je vais t'aider à mettre la table.

FRIDA : Ah... Euh... J'ai dû les prêter à une amie... Ça ne vous dérange pas si on mange dans des assiettes en carton ?

PIETRO : Mais non, voyons, pas de problème.

FRIDA : Déjà utilisées... Les assiettes en carton. J'ai... J'ai oublié d'en racheter, alors j'ai lavé celles d'hier... Enfin celles que j'avais...

GHISLAINE : *(un peu dégoûtée, mais n'en laissant presque rien paraître)* Où sont-elles ?

HAROLD : Ah, c'est moi... Je les ai prises pour caler cette table... *(il se penche pour prendre les assiettes en carton sous le pied de table)*

GHISLAINE : Comme c'est pratique...

PIETRO : Comme ça vous les avez toujours sous la main...

HAROLD : Enfin... Sous le pied, en l'occurrence *(il montre le pied de table)*

GHISLAINE : Et les verres ? Vous avez des gobelets en plastique je suppose ?

FRIDA : Oh ben non, quand même, on n'est pas des sauvages. *(elle retire les fleurs fanées de trois vases qu'elle pose sur la table).*

PIETRO : Il n'y en a que trois ?

HAROLD : Frida et moi, on prendra le même, ne vous inquiétez pas. Installez-vous !

PIETRO : *(en s'asseyant)* Il est temps qu'ils arrivent les vingt mille, hein ?

FRIDA : Ça, oui. On commençait à être un peu juste... *(elle sert de l'eau dans les vases)*

PIETRO : Voyons ce que tu nous as préparé de bon... *(il soulève le couvercle et le repose immédiatement).* De... De la soupe ?

FRIDA : Non, ce sont des pâtes.

GHISLAINE : *(regardant à son tour dans la grosse casserole)* Tu as oublié de les passer ?

FRIDA : Non, non. Elles sont prêtes. Bien cuites, comme Pietro les aime.

PIETRO : Au contraire, je les préfère *al dente*, moi.

FRIDA : Harold ! Tu m'as dit qu'il les préférait bien cuites...

HAROLD : Ah non ! Je t'ai dit... euh... « Fais les bien cuire ». Je ... euh.. « Je les digère mieux ». Voilà ce que je t'ai dit.

GHISLAINE : (*à Harold*) Tu as l'estomac fragile, des problèmes de digestion ?

HAROLD : Oui... (*se tenant le ventre*) Surtout la viande, ça m'écoeure... Tu peux pas savoir.

FRIDA : Allez-y... Servez-vous...

PIETRO : Bien...

Ils se regardent, tous gênés, un silence s'installe.

HAROLD : Eh ben ?

GHISLAINE : Je crois qu'il manque les couverts.

HAROLD : Oh Seigneur, les couverts ! Frida, qu'est-ce qu'on a fait des couverts ?

FRIDA : On les a vendus.

Silence pesant. Tout le monde se regarde.

PIETRO : (*cherchant à comprendre*) Non, il y a un problème, là...

HAROLD : (*dans le déni*) Mais non, mais...

PIETRO : Vous êtes raides ?

HAROLD : (*passant finalement aux aveux, dépité*) On est raides.

FRIDA : Mais avec tes vingt mille...

PIETRO : « Mes » vingt mille ? Comment ça, « mes » vingt mille ?

FRIDA : Ceux que tu vas nous prêter.

GHISLAINE : Ah mais c'est ça le « coup de pouce » de tout à l'heure ?

PIETRO : (*s'énervant*) Ah mais non, mais pas du tout ! Il n'a jamais été question de ça.

HAROLD : C'est un peu compliqué. Je crois qu'il y a un malentendu.

PIETRO : Ah mais carrément ! Un gros malentendu. (*il reprend la bouteille et boit une nouvelle rasade au goulot*)

FRIDA : On n'a plus un rond. Il faut que vous nous aidiez.

HAROLD : Attends, Frida, laisse-moi...

GHISLAINE : Mais bien sûr, il fallait demander... Enfin... On peut vous prêter un peu... Bon, pas vingt mille, bien sûr, mais... *(se tournant vers Pietro)* Hein chéri ?

PIETRO : Ah mais non. On peut pas du tout.

GHISLAINE : Quand même, chéri. Regarde dans quel état ils sont ! Tu as vu ce qu'ils mangent ? *(elle montre la marmite, dégustée)*

HAROLD : Ah non mais ça, c'est parce que vous êtes là. On a fait un effort.

FRIDA : On ne peut même plus s'acheter de viande.

PIETRO : Non, mais, là, ça ne va pas être possible. Inutile d'insister.

GHISLAINE : Enfin, il me reste mon compte épargne, là, tu sais, ce que m'avait donné papa...

PIETRO : Non, celui là, il est mort. Tu oublies.

HAROLD : *(à Ghislaine, prévenant)* Ton père est décédé ?

PIETRO : *(répondant à sa place)* Malheureusement non, mais son pognon, lui, faut faire une croix dessus. On a payé la maison avec. Et d'ailleurs, ça n'a pas suffi. On a encore un crédit sur le dos. Je le sais : je le vois tous les jours au boulot, ça clignote rouge sur mon écran.

HAROLD : *(faisant allusion à son licenciement)* Ah ben ça, tu ne vas pas le voir longtemps...

GHISLAINE : De quoi ?

PIETRO : *(mettant un coup de pied à Harold sous la table)* Et je te rappelle qu'on doit changer de voiture.

GHISLAINE : Ça ne peut pas attendre un peu ?

PIETRO : J'ai fait la commande hier ! Je me suis engagé. Et puis tu sais qu'on n'a pas le droit d'avoir quatre gosses sur la banquette arrière.

FRIDA : S'il n'y a que ça, je peux vous prêter mon camion.

PIETRO : Le camion ?

FRIDA : Mon camion, quoi. Ils font moins de douze tonnes, tes mômes ?

GHISLAINE : Ah ben oui, quand même !

FRIDA : *(regardant ses fesses)* Avec toi dedans, aussi ?

PIETRO : Oui, ça fait moins de douze tonnes. Mais tu as un camion, toi ?

FRIDA : Je suis camionneuse moi. Enfin, j'étais. Le camion, c'est mon outil de travail. Sauf que là, il n'y a plus de gas-oil dans le réservoir et de toute façon, j'ai pas de boulot. Mais pour transporter des gosses, ça peut le faire. En plus, il est réfrigérant. Ils souffriront pas du chaud.

GHISLAINE : *(effrayée)* Les pauvres chéris...

PIETRO : Non. Le camion, on oublie aussi, c'est une mauvaise idée.

GHISLAINE : Alors on fait comment ? Pour les aider ?

PIETRO : *(se défendant)* Mais ! On les aide pas. C'est simple !

FRIDA : Les salauds... J'en étais sûre.

HAROLD : Attends Frida... C'est compliqué...

GHISLAINE : Non, mais elle a raison. On peut quand même faire un geste. On n'est pas à la rue !

HAROLD : *(ses paroles lui échappent)* Pas encore...

GHISLAINE : Quoi ?!

Pietro prend une lampée de vin et regarde dans le vide.

HAROLD : *(craignant la réaction de son ami)* J'ai rien dit ! J'ai rien dit !

PIETRO : *(reposant la bouteille)* De toute façon, il fallait bien que ça finisse par se savoir...

GHISLAINE : Quoi ? Mais quoi ?

FRIDA : Et mes pâtes, j'en fais quoi ?

HAROLD : C'est pas le moment, ma biche. Tu vois bien que Pietro a quelque chose à dire.

GHISLAINE : Quoi ? Mais quoi ?

PIETRO : Ils m'ont viré, les salauds.

GHISLAINE : Qui ? Mais qui ?

PIETRO : Les patrons, va. Qui d'autre ? Le responsable d'agence, là. Un petit frimeur

avec sa Ferrari de fonction. Il m'énerve. Un fils à papa. Un parvenu. Je suis sûr que c'est lui qui a proposé mon nom. *(il soulève la bouteille, mais elle est vide, il s'adresse à Harold)* Tu n'as pas quelque chose à boire ?

FRIDA : Il me reste du...

HAROLD : *(il l'interrompt et enlève la bouteille vide des mains de Pietro)* Non, c'est bon, il faut pas l'encourager à boire.

GHISLAINE : *(pleurnichant)* C'est gentil de te soucier de lui...

HAROLD : C'est pas ça, mais l'alcool ça coûte de l'argent.

PIETRO : *(il continue de se lamenter)* Et ce con de Régis, mon collègue, qui faisait semblant de s'apitoyer *(il l'imité)* : « Je suis vraiment désolé... Tu sais ce que c'est, un plan social... Ils vont te l'annoncer demain... » Mais je voyais bien qu'il se retenait de rigoler, l'enfoiré. *(il se lève et empoigne la chaise de camping sur laquelle il était assis, la soulève au-dessus de sa tête)*. S'il était là, je lui casserais la gueule à ce fumier !

HAROLD : *(le retenant, mais peureux)* Ah, non pas le mobilier, c'est tout ce qu'il nous reste ! *(Pietro le regarde avec des yeux furieux, Harold se décompose et ajoute au bout de quelques secondes un timide :)* S'il te plaît ?

PIETRO : *(reposant la chaise)* Tu as raison, je vous emmerde avec mes problèmes. Viens Ghislaine, on s'en va.

FRIDA : Attends ! Et pour nos vingt mille ?

HAROLD : Frida ! Laisse tomber.

GHISLAINE : *(pleurnichant toujours)* Mais alors on est ruinés ? Et les enfants ? Et la maison ?

PIETRO : Les enfants, ça se revend... Euh... La maison, je voulais dire.

GHISLAINE : Mais peut-être que je pourrais trouver du travail, moi ?

Tout le monde la regarde, en silence, incrédule.

PIETRO : *(il la prend par la main et l'invite à le suivre)* Allez, assez plaisanté. On y va. *(il cherche les clés de sa voiture dans sa poche, et tombe sur une petite carte qu'il exhibe)*. Tiens ! C'est mon badge d'accès au parking du sous-sol de la banque. J'en ai plus besoin. *(il le jette par terre, s'adresse à Harold)* Tu peux le garder pour caler ta table de camping, si tu veux.

Ils se dirigent vers la sortie, Harold et Frida ont les yeux fixés sur le badge.

FRIDA : Attendez ! J'ai une idée.

HAROLD : Oh mon Dieu.

Harold ramasse le badge et le glisse sous la table de camping, Pietro et Ghislaine attendent que Frida s'explique.

FRIDA : *(à Pietro)* Tu as dit qu'ils te l'annonçaient demain seulement ?

PIETRO : Oui, mais...

FRIDA : Donc, ton badge fonctionne encore ?

HAROLD : Oh mon Dieu !

PIETRO : Je... Je suppose oui.

FRIDA : Harold, donne-moi ce badge.

HAROLD : OH MON DIEU !

PIETRO : Mais qu'est-ce que tu veux en faire ?

FRIDA : Ça ne te dirait pas de te venger de ton directeur d'agence ?

HAROLD : *(donnant le badge à Frida en tremblant)* Je vous préviens, je ne veux pas être mêlé à ça !

GHISLAINE : Mêlé à quoi ?

FRIDA : Au casse du siècle.

HAROLD : *(se bouchant les oreilles)* Non, je ne veux pas entendre ça. *(il chante à tue-tête pour ne pas entendre, il danse en même temps pour se donner du courage, sur l'air de « Non, je ne regrette rien » :)* Non, j'entends rien, non, je n'entends vraiment rien...

PIETRO : *(l'empêchant de gesticuler)* Mais tais-toi un peu ! Laisse-la s'expliquer, enfin !

GHISLAINE : Le casse du siècle ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

FRIDA : On s'introduit dans la banque. On fracasse le coffre. On prend l'oseille. Et puis on se tire.

HAROLD : *(toujours les mains sur les oreilles, parlant fort)* Je vous préviens, j'ai rien entendu. Je suis innocent !

PIETRO : Oh, la ferme ! *(à Frida, intéressé)* développe un peu ?

GHISLAINE : On ne va quand même pas cambrioler une banque ?

FRIDA : Pas « une » banque. « Sa » banque !

HAROLD : *(essayant de changer le sujet de conversation, toujours les mains sur les*

oreilles) Sinon, vous ne voulez pas reprendre des nouilles ?

PIETRO : Remarque, c'est vrai que c'est le moment où jamais.

GHISLAINE : (*innocente*) Oui, mais est-ce que c'est légal ?

Frida et Pietro la regardent. Interloqués.

PIETRO : (*rassurant*) Oui, oui, t'inquiète pas ma chérie. C'est... C'est la prime de licenciement qu'on appelle ça.

GHISLAINE : (*rassurée*) Ah bon !

HAROLD : (*oreilles bouchées, parlant fort*) Ils annoncent plutôt du beau pour demain. Enfin, avec la semaine pourrie qu'on a eue...

Les autres ne font pas attention à ce qu'il dit

FRIDA : Tu as les clés du coffre ?

PIETRO : Non, mais je sais où les trouver.

GHISLAINE : C'est une grosse prime ?

PIETRO : Je pense qu'il y a au moins cinq millions.

HAROLD : (*lâchant ses oreilles*) Combien ?

FRIDA : Ah, tu entends, toi, maintenant ?

HAROLD : Cinq millions d'euros ? (*il bafouille*) Mais... des... mille... cinq. Des anciens euros ?

PIETRO : Des euros tout neufs.

HAROLD : Mais qu'est-ce que vous fichez avec tout cet argent ? Vous savez qu'il y en a qui en manquent ?

PIETRO : Les banques ne savent plus quoi en faire depuis que la banque centrale européenne a ouvert les vannes. C'est de la folie. Déjà avant, c'était scandaleux, mais alors maintenant...

GHISLAINE : Mais vous n'en prêtez jamais ? À ceux qui en ont besoin ?

PIETRO : Mais ma pauvre femme ! Plus on en prête plus on en a ! Quand une banque prête de l'argent, tu crois qu'elle te prête ce qu'elle a dans ses coffres ?

HAROLD : Ben... Oui. Comment ferait-elle autrement ?

PIETRO : C'est simple : elle crée l'argent. Au moment où tu l'empruntes. Tu veux 100.000

pour acheter un appartement ? Elle crée 100.000. À partir de rien, rien qu'en tapant sur l'ordinateur.

FRIDA : Sans déconner ?

PIETRO : Tu me crois pas ? Tu chercheras sur internet. Tu tapes « création monétaire ». *(au public)* Vous aussi, vous pouvez chercher, c'est véridique !

HAROLD : Mais alors, quand on rembourse le prêt ?

PIETRO : Alors là, c'est l'inverse. Quand tu rembourses, l'argent est détruit. Pschitt !

GHISLAINE : Et les intérêts ?

PIETRO : C'est là que c'est drôle ! Les intérêts, personne ne les crée jamais. Il faut aller les chercher ailleurs.

HAROLD : Ailleurs ?

PIETRO : En faisant un autre prêt.

FRIDA : Qui lui-même, aura des intérêts... *(elle fait un geste circulaire avec les mains pour figurer un mouvement perpétuel)*

PIETRO : T'as tout compris ! L'arnaque du siècle. On court tous après du pognon qui n'existe pas. On est littéralement tous en train de travailler pour les banques qui siphonnent toutes nos économies par ce moyen. Pendant ce temps-là, y en a qui se gavent... Mon directeur d'agence, par exemple, avec sa Ferrari de merde...

FRIDA : Il mérite bien qu'on lui saccage sa banque... *(regardant Ghislaine puis se corrigeant)* Enfin, il faut qu'on aille récupérer ta prime de licenciement.

PIETRO : Carrément ! Et il faut faire ça ce soir. Impérativement.

HAROLD : Ah non ! Moi je ne marche pas dans vos combines.

FRIDA : Il faut qu'on fasse un plan. *(Après avoir enlevé la casserole et les récipients en verre, elle retire violemment la nappe en papier de la table faisant tomber les assiettes en carton et tout ce qui restait sur la table. Elle punaise ou scotche la nappe sur un mur et tend un marqueur à Pietro)* Dessine-nous la banque.

HAROLD : Dites, vous m'écoutez ? J'ai dit que je ne marchais pas.

PIETRO : *(l'ignorant et commençant à dessiner un rectangle)* Alors je propose qu'on se gare là *(il pointe le marqueur sur son plan sommaire)*, près du monte-charge, le coffre fort est ici *(il fait une croix)* à l'étage, il va falloir faire plusieurs voyages.

FRIDA : On prend quel véhicule ?

HAROLD : *(s'agitant devant le plan qui se dessine, toujours ignoré de sa femme et de*

Pietro) On ne prend pas de véhicule ! On reste tous là et on mange des bonnes pâtes !

PIETRO : J'ai ma voiture, mais ça fait du volume. On ne pourra pas tout mettre.

FRIDA : C'est quand même dommage de pas tout prendre.

GHISLAINE : Oui, c'est ta prime, après tout. Tu l'as bien méritée.

HAROLD : Mais Ghislaine, tu ne comprends donc pas ce qu'ils font ?

PIETRO : *(l'empêchant de parler, montrant le plan)* Toi, Ghislaine, tu te mettras ici, et tu nous dis si quelqu'un arrive. *(à Frida)* Et ton camion ? On peut pas prendre ton camion ?

FRIDA : Y a plus d'essence, je t'ai dit.

HAROLD : Et bien tant mieux !

PIETRO : *(sortant un billet de sa poche)* Il me reste un peu de liquide, on mettra quelques litres, juste ce qu'il faut pour aller jusqu'à la banque et revenir.

FRIDA : Ça me va.

HAROLD : *(en panique, mais toujours ignoré)* Mais moi ça me va pas ! Ça me va pas du tout !

PIETRO : *(à Frida)* Tu aurais des vieux collants ? Il y a des caméras de surveillance. Je voudrais pas qu'on nous reconnaisse.

FRIDA : Je vais voir ce que j'ai...

Scène 5

(Frida sort de la pièce)

GHISLAINE : Pourquoi des collants ?

HAROLD : *(saisissant l'occasion de faire dire à Pietro devant son épouse qu'il s'apprête à commettre un cambriolage)* Oui, c'est vrai, ça ! Pourquoi ?

PIETRO : *(il cherche quelques secondes, embarrassé, et trouve une excuse bidon)* Tu me connais, chérie, je n'aime pas qu'on me filme. Déjà les photos, j'aime pas ça...

HAROLD : N'importe quoi ! Si tu crois qu'on va gober ce...

GHISLAINE : *(l'interrompant)* Non, mais c'est vrai, il ne veut jamais que je le prenne en photo.

PIETRO : *(trionphant)* Tu vois !

HAROLD : Mais c'est n'importe quoi ! *(à Ghislaine)* Enfin, tu vois bien que...

Frida entre et l'interrompt

FRIDA : Voilà tout ce que j'ai trouvé. *(elle tient dans ses mains quatre paires de collants)*

PIETRO : Parfait ! C'est parfait.

FRIDA : Je vous préviens, il a fallu que je cherche dans la corbeille à linge sale, comme ça fait six mois qu'on n'a plus acheté de lessive. *(elle distribue une paire à chacun)*

PIETRO : *(prenant une paire de collant, l'air dégoûté et faisant une grimace)* C'est parfait.

HAROLD : *(prenant sa paire)* C'est ridicule.

GHISLAINE : *(prenant une paire à son tour)* C'est de quelle marque ? Je ne mets que des Dim, moi.

FRIDA : C'est les invendus de la mercerie de Harold. Avant qu'il tombe en faillite.

HAROLD : *(montrant les mailles de son collant à Pietro qui s'en fiche)* Du fil d'Écosse de première qualité. Un très bon produit.

PIETRO : *(enfilant le collant sur sa tête)* Est-ce qu'on me reconnaît ?

HAROLD : *(se moquant gentiment)* Tu as mis le devant derrière, quel empoté tu fais ! *(il lui retourne le collant sur le visage et l'ajuste comme on le ferait d'un voile de mariée)*

GHISLAINE : Ah mais c'est pour mettre sur la tête ?

FRIDA : *(enfilant le sien)* Bien sûr !

HAROLD : *(à Frida)* Ça ne va pas du tout avec ton dessus, cette couleur. Tiens, prends plutôt le mien. *(il échange sa paire avec Frida qui l'enlève et enfile l'autre)*

GHISLAINE : *(le collant sur la tête)* Il sent bizarre le mien...

FRIDA : Oui, j'ai eu une terrible gastro la semaine dernière.

HAROLD : *(flattant Ghislaine par réflexe comme si elle venait de lui acheter un vêtement)* En tout cas ça te va à ravir !

GHISLAINE : *(se recoiffant les jambes du collant pour se donner du style)* C'est vrai ? Tu en penses quoi Pietro ?

PIETRO : *(regardant son plan et pas elle)* Oui, tu devrais en porter plus souvent.

FRIDA : *(à Pietro)* Quelque chose qui t'inquiète ?

PIETRO : *(il enlève son collant)* Non j'essaie de me rappeler s'il y a une alarme et si oui comment la désactiver.

HAROLD : Une alarme ? Ah non, je déteste les alarmes !

GHISLAINE : Tout ça pour une prime de licenciement...

PIETRO : C'est qu'il faut la mériter ! C'est comme un dernier défi qu'ils me lancent.

HAROLD : *(enlevant son collant, élevant le ton, mais sa voix déraile sous le stress)* Non, mais non ! C'est sans moi ! Je ne tremperai pas dans cette mascarade !

FRIDA : Enfin, mon croûton ! *(elle enlève son collant)*

PIETRO : Tu pourrais quand même filer un coup de main à un pote.

HAROLD : Et moi ? Qui va me filer un coup de main quand on sera en taule ?

GHISLAINE : En taule ? Mais pourquoi... *(elle enlève son collant)*

PIETRO : *(l'interrompant)* Tu exagères toujours...

FRIDA : *(posant la main sur le bras de Pietro)* Laisse, j'ai ce qu'il lui faut...

Elle quitte la pièce calmement.

HAROLD : *(la regardant partir)* Je n'aime pas ça du tout.

GHISLAINE : *(sans comprendre, mais se voulant rassurante)* Mais ne t'inquiète pas : elle a ce qu'il te faut, qu'elle a dit.

PIETRO : C'est vrai, elle te connaît bien. Mieux que nous, même.

HAROLD : Justement, je crains le pire.

Scène 6

Frida entre avec une bouteille contenant un liquide transparent et des gobelets en plastique qu'elle pose sur un meuble.

FRIDA : Voilà ce qu'il te faut. *(elle tend la bouteille)*

HAROLD : *(effrayé)* Ah non, pas le schnaps !

FRIDA : Si si... Tu vas voir. Tout ira mieux après.

HAROLD : *(essayant de fuir, mais Pietro le retient)* Je ne boirai pas une goutte de ce breuvage... C'est l'œuvre de Satan !

PIETRO : Tu ne vas pas me laisser boire tout seul, quand même ?

FRIDA : Oui, ça ne se fait pas. Un invité... Quand même ! *(elle débouche la bouteille).*

HAROLD : *(se débattant dans les bras de Pietro)* La dernière fois que j'ai trempé mes lèvres dans ce liquide, j'ai dansé la carmagnole pendant deux heures ! En slip ! Et devant ma belle-mère !

FRIDA : *(aux autres)* C'était à la fête d'octobre, chez moi, en Allemagne. On avait à peine commencé l'entrée quand il a enlevé son pantalon.

HAROLD : *(consterné)* Et j'ai dansé la lambada avec ton père. Enfin, je m'en souviens même pas, j'ai vu ça sur les films.

PIETRO : Mais moi je veux goûter ça ! Et avec toi ! Ghislaine, apporte-nous deux verres, s'il te plaît.

GHISLAINE : Tout de suite ! *(elle s'exécute et ramène deux gobelets en plastique)*

PIETRO : *(forçant Harold à s'asseoir)* Allez, assieds-toi et trinquons ensemble à notre future richesse.

HAROLD : *(cherchant à s'échapper, sans succès)* Non, pas le schnaps. Par pitié !

PIETRO : *(à Frida)* Ça fait combien de degrés ?

FRIDA : Oh, c'est léger. Ca doit faire dans les soixante, soixante-dix.

HAROLD : On ne peut pas boire ça dans les gobelets en plastique. Ils vont fondre !

PIETRO : Allez ! On n'en met que la moitié d'un verre. *(il sert les deux verres)*

HAROLD : *(horrifié)* La moitié d'un verre ?!

PIETRO : Pour commencer. Allez, à la tienne *(il trinque)* !

HAROLD : *(portant le verre sous son nez, pleurnichant)* Je peux pas ! Je peux pas ! Rien que l'odeur, ça me fait pleurer.

PIETRO : Mais justement ! Bois coup, tu ne seras plus triste après !

HAROLD : *(réfléchissant)* Vous me promettez de ne pas me faire faire n'importe quoi que je pourrais regretter ensuite, hein ?

FRIDA : C'est promis. Tu as confiance en moi, non ?

HAROLD : *(hésitant)* Et bien, c'est à dire...

FRIDA : *(élevant la voix)* Tu as confiance en moi ?!

HAROLD : *(mettant le nez dans son verre, confus)* Oui ma chérie. Bien sûr...

PIETRO : Allez ! Cul sec ! Avec moi !

HAROLD : Cul sec ? Vous avez de ces expressions, en France...

PIETRO : Un, deux,...

HAROLD : *(il l'interrompt)* Attends !

FRIDA : Quoi encore ?!

PIETRO : Il va falloir se décider. On n'a pas toute la nuit.

HAROLD : Justement. Tu es sûr que tu as pensé à tout ? Parce que moi, après avoir bu ça, je n'aurai plus les idées claires. Faudra plus compter sur moi, hein ?

PIETRO : Je gère. Ne t'inquiète pas. Allez ! Un, deux...

HAROLD : *(il l'interrompt à nouveau)* Attends !

GHISLAINE : Encore ?

HAROLD : Et veillez sur Frida, parce que moi je...

PIETRO : Buvons ! Un, deux, trois !

Ils boivent ensemble, cul sec. Pietro cherche immédiatement un appui pour ne pas tomber. Il s'accroche à la table et porte la main à sa gorge. Harold, lui ne bronche pas.

PIETRO : *(la voix éteinte par l'alcool)* Mamma mia, mais comment vous fabriquez ce pétrole ?!

FRIDA : C'est du schnaps artisanal. Le plus compliqué, c'est de trouver un récipient qui permet de le stocker. Ça a tendance à attaquer le verre.

PIETRO : *(toujours sans voix)* Mais c'est en vente libre ?

FRIDA : Pas tout à fait. Chez nous, c'est considéré comme une arme non conventionnelle. Un peu comme une ogive nucléaire si tu veux. Donc, non, on ne peut pas le vendre.

PIETRO : *(voyant la non-réaction d'Harold)* Mais ça ne te fait rien à toi ?

HAROLD : *(calme)* Si tu veux, quand on est habitué à manger de la cuisine britannique, on devient rapidement insensible de la gorge et de l'œsophage...

PIETRO : *(toujours enroué)* La vache, moi j'ai l'impression que c'est en train de me ronger le tube digestif.

FRIDA : Ah non mais ce n'est pas qu'une impression !

HAROLD : Moi c'est quand l'alcool va passer dans le sang que je vais déguster. Tiens d'ailleurs, je vais aller m'allonger cinq minutes.

Il se lève, cherche son équilibre, et se dirige vers la porte. Il se cogne violemment contre le montant.

HAROLD : Ah ! Ça commence... *(puis il disparaît)*

Scène 7

PIETRO : *(à Frida)* Tu es sûre que ça va suffire ?

FRIDA : Oui, il faut juste attendre cinq minutes.

GHISLAINE : Mais au fait, vous vous êtes rencontrés comment, Harold et toi ?

FRIDA : C'est une longue histoire...

PIETRO : Oui et on n'a pas trop le temps, là...

GHISLAINE : Mais si : Harold est allé se coucher. Le temps qu'il revienne...

FRIDA : Et bien en fait, je devais livrer des mannequins en plastique pour une exposition de mode à Paris. J'avais chargé les cartons à Amsterdam, ça faisait deux jours que je roulais, et j'étais en retard comme d'habitude.

GHISLAINE : Et Harold ?

FRIDA : Harold arrivait de Londres, il finissait ses études de haute couture et participait au salon, il exposait ses dernières créations et avait justement besoin de mes mannequins que j'avais dans la remorque.

PIETRO : C'est passionnant... Bon, je t'expose le plan ?

GHISLAINE : Attends ! Je veux savoir la fin !

FRIDA : Harold trébuchait devant le quai de livraison en attendant le camion, j'ai failli l'écraser en reculant. Il me faisait des signes insensés *(elle l'imité)* pour me guider, il était juste ridicule...

PIETRO : Déjà, il faut que tu ailles mettre de l'essence dans le camion...

GHISLAINE : *(l'interrompant)* Chut ! C'est pas fini.

FRIDA : Quand on a déchargé les cartons, et qu'il en a ouvert un, il a été très déçu : c'était des mannequins taille XXL alors que ses modèles étaient prévus pour du S. Il a bien essayé de les utiliser quand même, mais ça n'a fait que déchirer ses jolis vêtements. Il était anéanti...

GHISLAINE : *(compatissante)* Le pauvre !

PIETRO : Ensuite on monte tous dans le camion et tu nous amènes à...

GHISLAINE : (*à Frida*) Et alors ?

FRIDA : Alors le voyant pleurnicher comme un gosse, il m'a fait pitié. Je l'ai pris par le col (*elle empoigne Pietro*) et je l'ai embrassé sur la bouche. Comme ça. (*elle s'apprête à le faire avec Pietro, mais celui-ci l'arrête immédiatement*)

PIETRO : Hop hop hop ! On arrête la reconstitution. Je crois que tout le monde a compris.

FRIDA : Il n'a jamais pu se lancer dans la mode, alors il a ouvert son magasin de mercerie ici à Paris, et je me suis installée avec lui.

GHISLAINE : Comme c'est romantique ! Et moi, j'ai découvert son magasin tout à fait par hasard ! Je passais dans la rue ...

PIETRO : (*blasé*) Avec mon carnet de chèque...

GHISLAINE : Et comme on venait d'avoir notre premier bébé, et la layette d'Harold était si délicate, si douce...

Harold fait irruption dans la pièce, en treillis, le collant sur la tête et tenant une hache à deux mains. Il hurle à la manière de Rambo :

HAROLD : Ooooooooooh !

GHISLAINE : Mon Dieu mais qu'est-ce que c'est ?

HAROLD : Ooooh ! On va la fumer cette banque ou quoi ?

FRIDA : C'est le schnaps qui fait effet.

PIETRO : (*essayant de le calmer*) Attends, on n'est pas tout à fait prêt. Il faut mettre de l'essence dans le camion.

HAROLD : (*avec une grosse voix, méconnaissable*) Rien à foutre, du camion, moi ! On n'a qu'à y mettre du schnaps. (*il voit la bouteille s'en empare et en boit une grosse lampée au goulot*)

PIETRO : (*le retenant de boire*) Oh là, attends, vas-y doucement quand même !

HAROLD : (*moqueur*) Il tient pas l'alcool, l'italien ? C'est autre chose que votre chianti, pas vrai ?

PIETRO : (*il repose la bouteille loin d'Harold*) Je dois reconnaître qu'on n'a pas ça en Italie. Autant en foot, on est bien meilleur que les boches, mais là...

HAROLD : En foot ? Laisse-moi rigoler... Ils tiennent pas debout les zite, les rites, les rituels. (*il mime un shoot qui le fait trébucher*) À moi toute seule (*NDLR : faute d'accord intentionnelle*), je les prends les italiens !

FRIDA : Tu ne sais même pas jouer au foot...

HAROLD : (*confus et bredouillant*) Comment ? Quoi ce que tu dis ? Je sais très bien qu'il faut mettre le gardien dans le... dans le panier.

PIETRO : (*à Frida*) Tu es sûre qu'on peut l'emmener comme ça ? Il ne va pas nous faire repérer ?

FRIDA : Ne t'en fais pas. Je sais le gérer.

Harold fait des moulinets avec sa hache et manque de dégommer la table

PIETRO : Parce que là, il me semble ingérable...

FRIDA : (*à Pietro*) Mais si, regarde. (*à Harold, d'une voix tonitruante de commandant SS, en allemand*) Harold, hier, schnell !

Harold se place au garde à vous devant Frida.

GHISLAINE : C'est drôlement pratique, dis donc !

PIETRO : (*à Ghislaine*) N'y pense même pas.

FRIDA : Bon alors on y va ?

PIETRO : On y va !

Ils mettent leur collant sur la tête et sortent un à un.

Fin du premier acte

(Acte II)

Scène 1

La pièce est dans la pénombre, deux silhouettes tenant des lampes torche allumées entrent sur la pointe des pieds.

CAMBRIOLEUR 1 : (*chuchotant*) Tu vois, il n'y a personne.

CAMBRIOLEUR 2 : (*chuchotant*) Quand même, je suis pas rassuré(e).

CAMBRIOLEUR 1 : (*s'énervant*) Mais enfin, quelle lopette ! Oh ! On est des cambrioleurs ou pas ?

CAMBRIOLEUR 2 : Cambrioleur, mais timide. J'aime pas rentrer chez les gens sans y être invité.

CAMBRIOLEUR 1 : Fallait choisir un autre métier.

CAMBRIOLEUR 2 : *(il pointe sa lampe sur le visage de son comparse)* Mais j'ai rien choisi, moi ! Je suis fauché. La banque m'a tout piqué ! Je cambriole parce que je suis bien obligé.

CAMBRIOLEUR 1 : J'avais pourtant précisé, sur internet, que je cherchais un voleur expérimenté. À chaque fois c'est pareil.

CAMBRIOLEUR 2 : Tu as vu ton annonce ? Bientôt il faudra bac + 12 pour voler des sacs à mains. Même les escrocs vont se retrouver au chômage. Enfin, à part les banquiers. Pour eux tout va bien.

CAMBRIOLEUR 1 : Chut ! J'ai entendu un bruit.

CAMBRIOLEUR 2 : *(en panique)* De quoi, mais arrête de me faire flipper.

CAMBRIOLEUR 1 : *(pointant sa lampe sur le public)* Ça venait de par là, on aurait dit un ronflement, dans le fond.

CAMBRIOLEUR 2 : C'est peut-être un chat ?

CAMBRIOLEUR 1 : Un chat qui fait un bruit pareil, il est pas loin de crever...

CAMBRIOLEUR 2 : Ça tombe bien, j'ai peur des chats.

CAMBRIOLEUR 1 : *(les bras tombant de lassitude)* Mais c'est pas vrai. Mais c'est pas vrai ! Heureusement que l'appartement est vide, je me demande ce que tu aurais fait si on était tombé sur quelqu'un.

CAMBRIOLEUR 2 : Mais tu m'as dit qu'il n'y avait personne !

CAMBRIOLEUR 1 : Eh ben, oui, y a personne, tu vois bien.

CAMBRIOLEUR 2 : *(il pointe la lampe sur le visage de l'autre)* Non, mais avant d'entrer, tu m'as dit : « on entre, y a personne ».

CAMBRIOLEUR 1 : Ben c'était pour te donner du courage.

CAMBRIOLEUR 2 : En fait, tu n'en savais rien ?

CAMBRIOLEUR 1 : Comment je pouvais savoir avant d'entrer ?

CAMBRIOLEUR 1 : Mais je sais pas moi ! Je pensais que tu avais suivi les habitudes des locataires. Que tu savais qu'ils étaient absents ce soir.

CAMBRIOLEUR 1 : Je les connais pas, moi, les gars. Tiens, ça se trouve, c'est des policiers. Un couple de policiers.

CAMBRIOLEUR 2 : *(essayant de partir)* Moi je me casse, c'est trop dangereux !

CAMBRIOLEUR 1 : *(le retenant)* Eh oh, attends, tu restes là ! À deux on est partis...

CAMBRIOLEUR 2 : *(terminant sa phrase)* À deux on ira en prison. Je connais la chanson. Bon, de toute façon, il y a rien ici. Regarde j'allume. *(il allume la lumière)*

CAMBRIOLEUR 1 : *(cette fois c'est lui qui a peur)* Mais t'es fou/folle ! On va se faire repérer !

CAMBRIOLEUR 2 : À quoi ça sert de faire ça dans le noir ? Si tout va bien, personne ne nous surprend, et on ira bien plus vite. Si quelqu'un arrive, dans le noir ou pas, c'est cuit !

CAMBRIOLEUR 1 : *(un peu rassuré(e) et surpris(e) par le raisonnement)* Ben... Ouais. Admettons, mais dépêchons-nous alors, cette fois !

CAMBRIOLEUR 2 : *(faisant le tour de la pièce, du regard)* Dis-donc, c'est pas folichon la déco.

CAMBRIOLEUR 1 : On s'en fout de la déco, on vient chercher du pognon.

CAMBRIOLEUR 2 : Tu crois qu'il y en a ? Si tu comptais sur l'argenterie... *(il montre une assiette en carton)* C'est plutôt de la cartonnerie...

CAMBRIOLEUR 1 : Les gens les plus riches sont les plus radins, c'est bien connu. Ceux-ci sont particulièrement radins, c'est bon signe.

CAMBRIOLEUR 2 : Et ça c'est quoi ? *(s'approchant de la casserole de pâtes)*

CAMBRIOLEUR 1 : *(s'approchant à son tour)* Fais voir ?

CAMBRIOLEUR 2 : C'est de la colle ?

CAMBRIOLEUR 1 : De la colle ? Dans une casserole ?

CAMBRIOLEUR 2 : On dirait de la colle à papier peint.

CAMBRIOLEUR 1 : T'es sûr(e) ?

CAMBRIOLEUR 2 : Ça expliquerait qu'ils aient enlevé le mobilier et juste laissé une table de camping. Ils sont en train de refaire la pièce.

CAMBRIOLEUR 1 : Ah ! Et ça, ça montre pas qu'ils ont du pognon ? Ça coûte cher, le papier peint.

CAMBRIOLEUR 2 : *(regardant tout autour)* Ce qui m'intrigue, c'est que je ne vois pas les rouleaux.

CAMBRIOLEUR 1 : Ils sont peut-être partis en acheter ?

CAMBRIOLEUR 2 : À cette heure ?

CAMBRIOLEUR 1 : Maintenant les magasins de bricolage peuvent être ouvert toute la nuit. Tu sais avec la nouvelle loi.

CAMBRIOLEUR 2 : Ah bon, c'est passé, ça ?

CAMBRIOLEUR 1 : Je sais plus. Mais on en a parlé à la télé. Les gens sinon, ils achetaient leurs rouleaux sur internet, ça allait plus vite.

CAMBRIOLEUR 2 : Même avec le délai de livraison ?

CAMBRIOLEUR 1 : Je sais pas. Peut-être qu'ils imprimaient les rouleaux directement avec leur imprimante.

CAMBRIOLEUR 2 : Ils sont cons, les gens, non ?

CAMBRIOLEUR 1 : Non mais faut les comprendre, si tu as une envie subite de refaire la tapisserie.

CAMBRIOLEUR 2 : En pleine nuit ?

CAMBRIOLEUR 1 : Pourquoi pas ? Le mec se couche, sa femme à la migraine, il se dit, merde, si j'allais plutôt bricoler dans le salon, ça me passera les nerfs ?

CAMBRIOLEUR 2 : Ouais, faut vraiment être au bout du rouleau.

CAMBRIOLEUR 1 : Non mais la tapisserie ou autre chose... clouer du parquet, je sais pas...

CAMBRIOLEUR 2 : La nuit ? T'es marteau !

CAMBRIOLEUR 1 : (*s'énerve*) Ah mais merde à la fin. J'en sais rien.

<silence>

CAMBRIOLEUR 2 : (*regardant à nouveau la casserole*) Ça ressemble à quoi de la colle à parquet ?

CAMBRIOLEUR 1 : Tais-toi ou je te la fais bouffer, la colle.

CAMBRIOLEUR 2 : Ah non ! Je ne sais pas ce que c'est, mais ce n'est certainement pas comestible. Ça par contre... (*éclairant la bouteille de schnaps*)

CAMBRIOLEUR 1 : Touche pas à ça, c'est peut-être un produit chimique pour décaper les murs.

CAMBRIOLEUR 2 : (*il/elle débouche malgré tout et goûte, puis dit avec une grosse voix*)
Wo ho ho ! C'est du bon !

CAMBRIOLEUR 1 : *(lui prenant la bouteille des mains)* Fais voir ? *(il/elle goûte à son tour, tousse)* Mais c'est de l'alcool à brûler !

CAMBRIOLEUR 2 : *(lui reprenant la bouteille)* Attends, j'ai pas bien goûté. Je vais te dire ça. *(il en reprend une gorgée)* Wouah ! Ça fait du bien !

CAMBRIOLEUR 1 : Chut ! J'ai entendu un bruit !

CAMBRIOLEUR 2 : Encore ?

CAMBRIOLEUR 1 : *(chuchotant)* Écoute, ça vient du couloir. *(il désigne la porte d'entrée)*

CAMBRIOLEUR 2 : *(éméché)* Il faut combien de rouleaux pour une pièce comme ça, tu crois ?

CAMBRIOLEUR 1 : La vache ! Ils rentrent. Éteins-moi cette lumière, bon sang !

CAMBRIOLEUR 2 : *(éteignant, titubant vers la cuisine)* Viens par là, il y a une autre pièce. On peut peut-être sauter par la fenêtre ?

CAMBRIOLEUR 1 : *(le suivant en protestant)* Au 8ème étage ? Tu sais voler ?

CAMBRIOLEUR 2 : Ben, on n'est pas venus pour ça, <hips> à la base ?

Ils disparaissent par la porte dans la pénombre.

Scène 2

Harold et Ghislaine entrent et allument la lumière, ils posent deux valises qu'on imagine pleine de billets de banque.

HAROLD : Tiens, j'avais laissé ouvert... Décidément l'alcool ne me vaut rien...

GHISLAINE : *(enlevant son collant)* Je suis pas fâchée d'enlever ce truc. Il sentait vraiment pas bon...

HAROLD : *(inquiet)* Bon, comment ça s'est passé ? Je me suis pas bien rendu compte...

GHISLAINE : Tu n'aurais pas dû prendre ta hache.

HAROLD : *(se rendant compte qu'il ne l'a plus en main)* Ma hache ?! Qu'est-ce que j'ai fait de ma hache ?

GHISLAINE : Non, rassure-toi, Frida te l'a confisquée quand tu en as mis un coup sur le capot de la Ferrari du patron.

HAROLD : *(la main devant la bouche d'effroi)* J'ai fait ça ?!

GHISLAINE : Oui, juste après avoir enlevé ton pantalon et uriné sur le pare-brise.

HAROLD : (*consterné*) Mon Dieu quelle déchéance... Il n'y avait pas de témoins, j'espère ?

GHISLAINE : À part nous... Non. Enfin, c'était juste devant une caméra de surveillance.

HAROLD : Devant une caméra... Et bien je connais des vigiles qui doivent bien se marrer à l'heure qu'il est.

GHISLAINE : Non mais rassure-toi, tu avais ton collant sur la tête, ils ne te reconnaîtront pas.

HAROLD : Sauf s'ils reconnaissent les collants. C'est une marque qu'on ne trouve pas en grande surface... Enfin... Je doute que les vigiles portent des collants. Je ne sais même pas s'ils savent ce que c'est.

GHISLAINE : Qu'est-ce qu'ils font les autres ? J'espère qu'il ne leur est rien arrivé ?

HAROLD : Ils ont dit qu'ils arrivaient avec le camion et les autres valises. Ils ne devraient pas tarder...

On sonne à la porte

GHISLAINE : Ah ben voilà, ça doit être eux.

HAROLD : (*se dirigeant vers la porte, inquiet*) Mais... Frida a la clé, pourquoi elle sonnerait ?

Il ouvre la porte, deux policiers entrent

Scène 3

POLICIER 1 : Police nationale, bonjour.

POLICIER 2 : Bonjour. Vous avez vos papiers ?

HAROLD : (*en panique*) Mes... mes papiers...

POLICIER 1 : Attendez. (*à son/sa collègue*) Vas-y doucement, on a le temps...

GHISLAINE : Vous cherchez quelque chose ?

POLICIER 2 : On cherche plutôt quelqu'un.

HAROLD : Ah bon, mais qui donc ? Je le connais ?

POLICIER 1 : C'est-à-dire que si on savait qui c'était, on ne le chercherait plus.

GHISLAINE : En même temps si vous ne savez pas qui vous cherchez, vous ne risquez pas de le trouver non plus !

POLICIER 2 : *(à son collègue)* Elle chercherait pas à nous embrouiller ? Tu crois pas qu'il faudrait lui demander ses papiers ?

POLICIER 1 : Laisse-moi faire, attends. *(à Harold)* Nous cherchons des cambrioleurs.

HAROLD : *(Dans tous ses états)* Des camb... Des cramp... Des gambrioleurs ? Mais mais mais... Mais combien ?

POLICIER 2 : *(regardant son collègue)* Ben... a priori deux.

GHISLAINE : *(rassurée)* Ah ben ça va, nous on était quatre. C'est pas nous. *(Harold lui fait signe de se taire)*

POLICIER 1 : Vous étiez quatre ?

HAROLD : Nous avons passé la soirée avec des amis et...

POLICIER 1 : Parce que là, arrêtez-moi si je me trompe, mais a priori, là, vous êtes deux.

POLICIER 2 : Ils sont où les deux autres ?

GHISLAINE : Justement, on les attends, on a cru que c'était vous...

POLICIER 1 : On n'est pas vos amis, nous.

HAROLD : Non, ce n'est pas ce qu'elle voulait dire...

POLICIER 2 : C'est pourtant ce que vient de dire votre femme.

GHISLAINE : Je ne suis pas sa femme, je suis une amie.

POLICIER 1 : *(commençant à s'énerver parce qu'il ne comprend rien)* Mais je croyais que vous les attendiez, vos amis !

POLICIER 2 : *(à son collègue)* Je leur demande leurs papiers, maintenant ?

POLICIER 1 : *(énervé)* Attends !

HAROLD : *(essayant de détendre la situation)* Vous voulez boire quelque chose ?

POLICIER 1 : Jamais pendant le service.

POLICIER 2 : On est en service, là ?

POLICIER 1 : Oui !

POLICIER 2 : Merde. On peut jamais profiter...

POLICIER 1 : Ta gueule ! *(il essaie de reprendre son calme)* Reprenons. Vous attendiez vos amis. *(tout d'un coup, il voit Ghislaine qui tripote son collant-masque, il lui prend des*

mains) Qu'est-ce que c'est que ça ?!

GHISLAINE : Une paire de collants.

HAROLD : *(il précise fièrement)* De grande qualité !

POLICIER 1 : *(il examine les collants de plus près, sent une odeur)* Qu'est-ce que ça sent ?

HAROLD : Ma femme a eu la gastro, et...

POLICIER 2 : Mais je croyais que c'était pas votre femme ? Vos papiers !

GHISLAINE : Les collants sont ceux de sa femme. Moi je suis une amie. Dites, vous êtes tous comme ça dans la police ?

HAROLD : *(gêné par les propos de Ghislaine, il l'interrompt)* Ce sont des collants que je vendais. *(il lui prend la paire de collants des mains)* Vous voyez cette maille fine et pourtant solide...

POLICIER 1 : Vous vendez des collants ?

HAROLD : Entre autres, oui...

POLICIER 2 : Vous avez une autorisation ?

HAROLD : Non, mais laissez-moi vous expliquer...

POLICIER 1 : Et vous, vous achetez des collants ?

GHISLAINE : Ça m'arrive, oui... Ça tient chaud quand on est en jupe...

POLICIER 2 : *(défiant)* Vous avez une autorisation ?

GHISLAINE : Pour me mettre en jupe ? Il faut une autorisation ?

POLICIER 1 : Pour certaines personnes, ce serait pas plus mal...

POLICIER 2 : *(à Harold)* Votre activité est déclarée ? Vous avez des papiers ?

GHISLAINE : *(croyant bien faire)* Non, mais il fait ça comme ça. Au noir... Son magasin a été fermé.

POLICIER 1 : *(suspicieux)* Au noir ?

HAROLD : *(ne sachant plus comment s'en sortir)* Non, mais ce qu'elle voulait dire, c'est que... Euh... *(se tournant vers Ghislaine)* Qu'est-ce que tu voulais dire, bon sang ?

<silence pesant>

POLICIER 2 : Mais... Ils sont pas noirs, ces collants.

POLICIER 1 : Mais quel crétin. C'est pas ce qu'elle a dit. Elle a dit qu'il vendait ça « au noir ».

HAROLD : Ah moi, j'ai rien dit !

POLICIER 1 : Ce que je comprends pas, c'est...

GHISLAINE : Dites voir ?

POLICIER 1 : (*à Ghislaine*) Vous n'êtes pas noire ?

GHISLAINE : Ah non alors, je ne voudrais pas... Je trouve ça d'un vulgaire...

POLICIER 1 : Pourtant vous dites qu'il vend ses collants aux Noires. Je constate donc que vous mentez, madame.

POLICIER 2 : (*à son collègue*) Je lui demande ses papiers ?

HAROLD : (*essayant de rattraper la situation*) Écoutez, il me semble qu'on s'égare. Vous veniez chercher des cambrioleurs, vous voyez qu'ils ne sont pas ici et on ne voudrait pas vous mettre en retard, alors on ne vous retient pas plus longtemps. (*il les pousse gentiment vers la porte*)

POLICIER 1 : (*fermement*) Attendez !

GHISLAINE : Qu'est-ce qu'il y a encore ?

POLICIER 2 : (*s'écoutant un peu parler comme dans les séries policières*) On n'a pas fini de faire toute la lumière sur cette sombre affaire de collants noirs. C'est lumineux : vous allez finir à l'ombre.

POLICIER 1 : J'avertis mes supérieurs. (*il sort son talkie walkie*) Zebra 3 ! Ici Zebra 3. Vous me recevez ? (*on n'entend pas de réponse mais il fait semblant d'avoir une conversation avec son supérieur*)

Oui, mon Lieutenant, ici Zebra 3. Nous sommes en présence de deux individus de type apparemment normal, qui semblent-ils feraient un trafic de sous-vêtements avec le tiers-monde. (*protestation silencieuse de Harold*)

Oui.

On vérifie, mon Lieutenant.

POLICIER 2 : Qu'est-ce qu'il a dit ?

POLICIER 1 : Il a dit de procéder aux vérifications d'usage.

POLICIER 2 : C'est à dire ?

POLICIER 1 : J'en sais rien, mais on va le faire !

POLICIER 2 : Il faut vérifier leurs identités ?

POLICIER 1 : Non, on va déjà essayer de découvrir toute la filière du collant. Où est-ce qu'ils se les procurent ? Dans quel réseau parallèle ? Si ça se trouve, on est en train de démanteler le gang du collant, c'est bon pour notre avancement, ça.

POLICIER 2 : Pourquoi j'ai pas de talkie, moi ?

POLICIER 1 : C'est que pour les chefs.

POLICIER 2 : Je peux l'essayer ?

POLICIER 1 : Non. C'est le mien. Tu vas crachoter dedans, ça va m'énerver.

POLICIER 2 : Allez, juste une minute. *(il essaye de lui prendre à la ceinture)*

POLICIER 1 : Mais lâche-ça, abruti !

POLICIER 2 : *(réussissant à lui prendre)* Je l'ai ! Je l'ai ! *(il court de l'autre côté de la pièce pour l'essayer)*

POLICIER 1 : Attention ! C'est fragile !

POLICIER 2 : Zebra 3, ici Zebra 3, vous me recevez.

POLICIER 1 : Tu sais même pas comment ça marche, en plus...

POLICIER 2 : J'entends rien... Zebra 3, Zebra 3 !

POLICIER 1 : Tu me l'as cassé, allez, redonne-le moi...

POLICIER 2 : *(examinant l'appareil)* Eh, mais c'est un faux ! Mon gosse à le même ! C'est un truc en plastique.

POLICIER 1 : Allez, t'y connais rien, je t'ai dit, rends-le moi.

POLICIER 2 : Tu faisais semblant de discuter avec le chef, mais en fait y avait personne ?

POLICIER 1 : *(gêné(e) que les autres entendent, en aparté)* Mais tais-toi, tu vois pas que j'essaie de les faire avouer !

POLICIER 2 : En fait, toi non plus tu n'y as pas droit au talkie.

POLICIER 1 : *(chuchotant)* Non, j'ai raté l'examen, ils m'ont juste laissé le droit de porter une arme. Allez rend-le moi !

POLICIER 2 : *(il/elle lui rend)* C'est nul...

POLICIER 1 : *(récupérant l'appareil et essayant de reprendre une contenance autoritaire ; il se redresse et bombe le torse)* Bien, mon collègue ne sait pas le faire fonctionner mais il

marche bien. Nous allons donc procéder aux vérifications d'usage.

HAROLD : Et ça consiste en quoi ?

POLICIER 1 : Euh...

POLICIER 2 : *(pour l'aider)* Faites-nous visiter les lieux !

POLICIER 1 : *(étonné-e)* Ah bon ?

GHISLAINE : Vous voulez acheter l'appartement ?

POLICIER 1 : *(reprenant son aplomb)* Ce sont les vérifications d'usage, madame.

POLICIER 2 : On doit vérifier que vous « usagiez » bien l'appartement comme il faut.

HAROLD : *(décontenancé)* Bon... Bien... Alors ici, c'est le séjour. *(il fait le tour de la pièce avec la main, les policiers l'écoutent et s'intéressent comme des acheteurs potentiels).*

POLICIER 1 : Ce n'est pas trop bruyant ? En plein centre-ville comme ça ?

HAROLD : On est au huitième étage. Le bruit des voitures est quand même grandement atténué.

POLICIER 2 : Et les voisins. Pas trop pénibles ?

HAROLD : Ça va. Les cloisons sont bien isolées... *(il tape le mur près du plan de cambriolage de Pietro et puis se rend compte de sa gaffe, les policiers ne relèvent pas).*

POLICIER 1 : Il y a d'autres pièces j'imagine.

HAROLD : Oui, je vais vous montrer la cuisine, venez par là.

Il les conduit dans le couloir qui mène à la cuisine, Ghislaine suit. Tout le monde disparaît par la porte.

Les deux cambrioleurs qui étaient cachés de l'autre côté du couloir entrent par la même porte sur la pointe des pieds.

Scène 4

CAMBRIOLEUR 1 : *(chuchotant)* C'est le moment de se faire la malle.

CAMBRIOLEUR 2 : Quelle malle ?

CAMBRIOLEUR 1 : C'est une expression. On se casse !

CAMBRIOLEUR 2 : J'aime mieux ça. Je t'avais dit que je le sentais pas du tout, ce coup.

Toujours sur la pointe des pieds, ils arrivent au niveau des valises de billets laissées par Harold et Ghislaine.

CAMBRIOLEUR 1 : Regarde-moi ces valises.

CAMBRIOLEUR 2 : C'est encore une expression ?

CAMBRIOLEUR 1 : Hein ? Non, je parle de vraies valises, là. Regarde. Qu'est-ce qu'elles peuvent bien contenir ?

CAMBRIOLEUR 2 : Des vêtements ?

CAMBRIOLEUR 1 : Ou autre chose...

CAMBRIOLEUR 2 : *(il/elle cherche)* Des... Des légumes ?

CAMBRIOLEUR 1 : *(interloqué par cette remarque)* Des légumes ? Tu mets des légumes dans une valise, toi ?

CAMBRIOLEUR 2 : Ah non, je sais !

CAMBRIOLEUR 1 : Quoi ?

CAMBRIOLEUR 2 : Les rouleaux de papier peints. Ils sont là-dedans !

CAMBRIOLEUR 1 : Mais...

CAMBRIOLEUR 2 : Pour monter les rouleaux au huitième étage, ils ont mis tout ça dans des valises. Hop. C'est pratique ! Ça évite de faire plusieurs voyages...

CAMBRIOLEUR 1 : *(l'ignorant)* Il faut que je vois ce qu'il y a là-dedans. *(il cherche une façon d'ouvrir les valises)*

CAMBRIOLEUR 2 : Dis, on ne devait pas se faire la balle ?

CAMBRIOLEUR 1 : *(tout en cherchant à ouvrir la valise)* La malle !

CAMBRIOLEUR 2 : Mais non, ce sont des valises !

CAMBRIOLEUR 1 : Tais-toi et aide-moi à ouvrir ces saloperies !

Scène 5

HAROLD : Et voilà ! Je crois qu'on a fait le tour du propriétaire. *(surpris en découvrant les deux cambrioleurs s'affairant près des valises)* Mais qui sont ces gens ? *(les cambrioleurs s'arrêtent immédiatement)*

POLICIER 1 : C'est peut-être les amis que vous attendiez ?

POLICIER 2 : Vous voulez que je demande leurs papiers ?

CAMBRIOLEUR 2 : Ah, vous aussi vous cherchez les rouleaux de papier ? Ça vous

intrigue aussi, toute cette colle ? *(il montre la casserole)*

POLICIER 2 : De la colle ? Faites-voir. *(il s'approche)*

CAMBRIOLEUR 2 : Non, mais a priori, c'est de la colle à parquet... Enfin d'après nos déductions...

POLICIER 2 : *(à son/sa collègue après avoir examiné le contenu de la casserole, il/elle fait son rapport en se mettant au garde à vous)* Chef, nous sommes en présence d'une substance a priori illicite. Il faut mettre sous scellé et appeler l'équipe de déminage.

POLICIER 1 : *(embrouillé-e)* Attends, attends. Une chose à la fois.

CAMBRIOLEUR 1 : Nous, on était là que de passage, on va vous laisser. Merci pour tout...

HAROLD : Mais qui êtes-vous et que faites-vous chez moi ?!

CAMBRIOLEUR 2 : Ce serait trop long à raconter. C'est suite à une annonce sur internet...

POLICIER 1 : *(il/elle essaie de deviner)* Vous veniez acheter des collants ?

POLICIER 2 : Mais non, ils ne sont pas noirs, eux non plus !

CAMBRIOLEUR 1 : Des collants ? Pas du tout. Allez, on file. *(il/elle essaie de sortir en empoignant son/sa comparse, mais les policiers les retiennent)*

POLICIER 1 : Attendez, attendez ! Vous n'êtes peut-être pas noirs, mais vous ne me semblez pas très clairs.

POLICIER 2 : Vous avez vos papiers ?

CAMBRIOLEUR 2 : Ah non, moi je me déplace jamais avec mes papiers, j'ai trop peur de les perdre.

HAROLD : Est-ce que vous allez nous dire ce que vous fichez ici, oui ou zut ?

POLICIER 1 : *(autoritaire)* Dites, c'est nous qui posons les questions ici. Cette enquête est sous ma responsabilité.

POLICIER 2 : Ouais !

POLICIER 1 : Ta gueule !

GHISLAINE : Messieurs, je crois que vous avez trouvé vos cambrioleurs.

POLICIER 1 : Ah bon ?

GHISLAINE : Oui, regardez. Ils ont des lampes torches !

POLICIER 2 : Vous avez des lampes torche ?

CAMBRIOLEUR 1 : Ben... oui...

POLICIER 2 : *(à son/sa collègue)* C'est prohibé, le port de lampe torche ?

POLICIER 1 : *(embarrassé-e)* Je... Non je crois pas. Mais les textes changent tout le temps, aussi... Qu'est-ce qui vous fait croire que ce sont des cambrioleurs, Madame ?

GHISLAINE : Qui aurait besoin de lampe-torche, alors que l'appartement est très bien éclairé ?

<silence> Les policiers se regardent, ne voient pas le rapport avec le cambriolage.

POLICIER 1 : J'ai jamais été fort(e) aux devinettes, moi.

CAMBRIOLEUR 1 : Justement, si c'est bien éclairé, personne n'a besoin de lampe-torche, pas même un cambrioleur !

Les policiers se tournent vers Ghislaine

POLICIER 2 : Ah ! Qu'est-ce que vous dites de ça ?

GHISLAINE : Alors, pourquoi vous en avez ?

Les policiers se tournent vers les cambrioleurs.

POLICIER 1 : Vous l'avez pas volé, celle-là.

CAMBRIOLEUR 1 : Non, on n'a pas eu le temps...

CAMBRIOLEUR 2 : *(il l'interrompt en prenant la parole avec autorité)* Je vais vous expliquer moi !

GHISLAINE : Alors là, je suis curieuse de vous entendre...

CAMBRIOLEUR 1 : *(apeuré-e)* Oui, moi aussi...

CAMBRIOLEUR 2 : *(il/elle rassemble ses idées, hésite un peu)* Alors voilà... J'ai... J'ai décidé de refaire la décoration de mon petit appartement.

HAROLD : « Mon petit appartement », mais vous êtes gonflé(e), vous ! C'est chez moi !

CAMBRIOLEUR 2 : Je donne ma version des faits. On verra si la vôtre tient debout...

POLICIER 1 : Oui, laissez-le(la) s'exprimer. Enfin !

CAMBRIOLEUR 2 : Et la tapisserie, vous savez ce que c'est, c'est plus facile quand on est deux. Alors, j'appelle un(e) ami(e), ici présent(e) *(il/elle montre l'autre cambrioleur qui*

fait une révérence pour se présenter) pour m'aider à coller le papier Et aussi le parquet. Je refais tout d'un coup...

GHISLAINE : *(elle crie)* Objection ! Y a pas assez de colle !

CAMBRIOLEUR 2 : Mais j'allais en refaire, figurez-vous.

POLICIER 2 : *(à Ghislaine)* Et toc !

CAMBRIOLEUR 2 : Donc je prépare la colle dans cette casserole...

POLICIER 1 : *(suspicieux-se)* Une minute : pourquoi dans une casserole ?

CAMBRIOLEUR 2 : Vous savez ce que c'est quand on bricole, on prend ce qu'on a sous la main...

HAROLD : Je ne vois toujours pas le rapport avec les lampes-torches.

CAMBRIOLEUR 2 : Quelles lampes-torches ?

GHISLAINE : *(hystérique)* Pourquoi vous avez des lampes-torches ? Vous allez répondre, oui ? Au lieu de tourner autour du pot ?

POLICIER 2 : Du calme, madame, vous avez vos papiers ?

CAMBRIOLEUR 2 : J'y arrive, madame, j'y arrive. Pour bien faire les choses, je démonte les prises électriques, bien sûr. Vous savez, pour que la découpe soit en dessous du cache prise *(il mime la découpe autour de la prise)*. Et comme je suis très trouillard(e)...

CAMBRIOLEUR 1 : Ah, ça je confirme !

CAMBRIOLEUR 2 : Je vais couper le courant sur le tableau électrique avant de démonter quoi que ce soit.

POLICIER 1 : Et c'est tout à votre honneur, on n'est jamais trop prudent !

CAMBRIOLEUR 2 : Seulement, une fois que j'ai coupé le courant, on n'y voit plus rien, et il nous faut des lampes-torches. Voilà pourquoi on en a une, tous les deux...

POLICIER 1 : *(subjugué-e par la démonstration)* C'est limpide. Vous êtes définitivement hors de soupçon. J'aurais fait pareil. *(il/elle lui serre la main en reconnaissance)* Bravo !

GHISLAINE : N'importe quoi !

POLICIER 2 : Madame, s'il vous plaît, un peu de retenue, et expliquez-nous plutôt pourquoi vous êtes ici, et sans lampe torche, alors que c'est potentiellement dangereux.

HAROLD : Mais enfin, je suis chez moi, ici, et je n'ai nullement l'intention de refaire la décoration.

POLICIER 1 : *(regardant autour de lui)* Ah oui ? Et bien vous n'avez pas beaucoup de goût. Regardez ce bout de papier accroché au mur, par exemple, c'est quoi ? *(il s'approche du plan de Pietro)*. Qu'est-ce que c'est laid ! On dirait un plan pour cambrioler une banque *(il rigole bêtement)*

HAROLD : Pas du tout, voyons, c'est... C'est ma femme qui s'est mise au dessin.

POLICIER 2 : *(Il s'approche à son tour)* C'est vrai que c'est parfaitement hideux. Qu'est-ce que c'est moche !

HAROLD : *(s'énervant)* Mais je vous interdis... C'est juste que je n'ai pas les moyens, ces temps-ci, d'acheter de jolies toiles de maître...

POLICIER 2 : Ce n'est pas parce que vous n'avez pas les moyens qu'il faut cambrioler les gens. Allez, au trou ! Et montrez-moi vos papiers, une fois pour toutes !

GHISLAINE : Attendez ! J'ai une idée !

CAMBRIOLEUR 1 : Non, mais c'est plié, n'insistez pas.

GHISLAINE : Puisque Monsieur/Madame prétend être chez lui/elle et couper le courant au tableau électrique, qu'il/elle nous montre le tableau en question.

CAMBRIOLEUR 2 : Que je vous montre le...

POLICIER 1 : Allez, qu'on en finisse, montrez-nous ça et elle rabattra son caquet...

CAMBRIOLEUR 2 : C'est à dire que...

GHISLAINE : Il/elle sait pas ! Il/elle sait même pas où c'est. Et pour cause ! Il/elle n'est pas chez lui/elle !

POLICIER 2 : *(au cambrioleur 2)* C'est fâcheux, ça. Dites-moi, vous avez vos papiers ?

GHISLAINE : Alors que Harold, qui est chez lui, il peut immédiatement nous montrer où est ce fameux tableau électrique. Hein Harold ?

HAROLD : *(honteux et dépité)* Et bien... Je... C'est ma femme qui s'occupe de ça, moi, tout ce qui est bricolage...

GHISLAINE : Tu sais quand même bien où est le tableau électrique ? Harold, enfin...

HAROLD : *(désolé, se défendant)* Non, je ne sais pas où est le tableau électrique ! Demande-moi une paire de draps, ou bien la machine à coudre, mais le truc électrique, là, j'en ai aucune idée...

POLICIER 1 : Comme quoi, ce n'est pas pertinent ! Il faudra trouver autre chose !

HAROLD : Non, mais attendez, je vais chercher un peu. Ça doit être par là... *(Il sort de la pièce en direction de la cuisine et continue de parler depuis les coulisses)* Frida m'a dit un

jour, ça, tu n'y touches surtout pas. C'est peut-être ça, attendez, je regarde... *(la lumière s'éteint, la scène est plongée dans le noir, il crie) Aaaah aaah !*

GHISLAINE : Harold ! Harold, tu n'as rien ? *(elle sort à son tour)*

Pietro et Frida entrent dans le noir en silence avec d'autres valises pleines de billets. Ils ne voient personne et ne se rendent compte de rien.

Scène 6

La lumière se rallume, Harold et Ghislaine ne sont plus là, Pietro et Frida découvrent les policiers et les cambrioleurs. Ils essaient de cacher leurs valises, mais elles sont bien trop visibles.

PIETRO : *(géné)* Bonjour, bonjour !

POLICIER 2 : Qui êtes-vous ? Vous avez vos papiers ?

FRIDA : Et vous, qui êtes-vous et que faites-vous chez moi ?

POLICIER 1 : Vous n'êtes pas chez vous, vous êtes chez lui/elle. *(Il désigne le cambrioleur 2)*

POLICIER 2 : Et d'ailleurs, vous n'avez pas de lampe-torche. C'est louche.

FRIDA : Ah si... *(elle sort une lampe de son sac)* Moi j'ai une lampe-torche.

POLICIER 1 : Tiens tiens... *(il/elle regarde les deux cambrioleurs ne sachant plus à quel sein se vouer).*

POLICIER 2 : Et dans vos valises, qu'est-ce qu'il y a donc ?

PIETRO : Dans nos valises ?

POLICIER 1 : *(suspçonneux)* Est-ce que ce ne serait pas des collants pour les Noires ?

PIETRO : Des... Des collants pour les Noires ? *(sautant sur l'occasion)* Exactement ! C'est exactement ça. Je pars en Afrique,... à Abidjan, demain. Et donc j'apporte des... des collants... Pour les... Pour les Noires.

POLICIER 2 : Il fait si froid que ça en Afrique ?

PIETRO : En hiver ? C'est glacial. Je vous jure, elles seront contentes de les avoir...

POLICIER 1 : *(pas convaincu)* Ouvrez ces valises !

FRIDA : Ah non. *(elle s'assied brusquement sur l'une des valises).*

POLICIER 2 : Refus d'obtempérer ? J'aime autant vous dire que vous allez me donner vos papiers, et tout de suite.

FRIDA : Je peux pas, ils sont dans la valise.

POLICIER 1 : Justement, ouvrez-là.

PIETRO : On a perdu les clés.

POLICIER 2 : (*regardant les valises*) Ce sont des valises à code.

FRIDA : On a perdu les codes.

POLICIER 1 : Madame, si vous n'obéissez pas, je vais devoir utiliser la force.

FRIDA : Je voudrais bien voir ça. Vous n'êtes que deux ?!

POLICIER 2 : On devrait peut-être appeler des renforts. Le GIGN ?

POLICIER 1 : Avec le talkie ?

FRIDA : Dites, si vous m'expliquiez plutôt ce que vous fichez ici ?

POLICIER 1 : On allait vous poser la même question, figurez-vous.

CAMBRIOLEUR 1 : À vrai dire, je crois que plus personne ne sait ce qu'il fout là. Moi-même, je me disais que je pourrais partir sans que ça gêne personne.

POLICIER 2 : Attendez ! (*s'écoutant parler comme dans les séries policières*) On n'a pas encore mis l'éclairage sur toute cette obscure histoire de lampe-torche et de tableau électrique.

FRIDA : Mais qu'est-ce que vous me chantez avec vos lampes-torches ?!

POLICIER 2 : Vous savez très bien ce que je veux dire... Ne faites pas l'innocente.

CAMBRIOLEUR 2 : (*essayant de se débarrasser des policiers, à Piétro*) Vous avez amené le parquet, comme prévu ?

PIETRO : Le parquet ?

POLICIER 1 : Ah, mais vous connaissez ces gens ?

CAMBRIOLEUR 2 : (*faisant signe à Frida et Pietro de l'accompagner dans son mensonge*) Oui, je leur ai demandé de venir m'aider à poser le parquet. Vous savez ce que c'est : le parquet, c'est mieux quand on est quatre.

POLICIER 2 : Ah bon ?

CAMBRIOLEUR 2 : Oui, chacun commence à un coin, et quand on se rejoint, c'est fini.

POLICIER 1 : C'est une technique que je n'ai jamais essayée. Faudra que j'en parle au

procureur de la République. C'est un spécialiste du parquet, paraît-il.

PIETRO : *(ayant compris l'idée du cambrioleur)* Bon alors je commence dans quel coin, moi ?

POLICIER 2 : Attendez, vous n'allez pas faire ça quand on est là ?

FRIDA : Vous voulez nous filer un coup de main ?

POLICIER 1 : Ah non, jamais pendant le service !

POLICIER 2 : C'est ce que j'allais dire : jamais pendant le service.

CAMBRIOLEUR 1 : Mais vous ne pouvez pas rester là au milieu de la pièce. Vous allez nous gêner. Ou alors prenez des outils, qu'on en finisse plus vite...

POLICIER 1 : *(prenant peur soudain qu'on les embauche pour de bon, il/elle se dirige vers la porte)* Non, non, on va vous laisser. Puisque tout est rentré dans l'ordre... Les lampes-torches, les collants...

POLICIER 2 : Tout est parfaitement clair maintenant. Il n'y a pas l'ombre d'un cambrioleur ici.

PIETRO : Parce que vous cherchiez des cambrioleurs ? *(il rigole)* Ah ah.

CAMBRIOLEUR 1 : Ici ? Ah ah...

CAMBRIOLEUR 2 : N'ayez crainte, si on en croise, on saura les mettre à la porte, comme vous...

POLICIER 1 : *(sur le départ)* Faites bien attention à l'électricité, quand même. Ne vous faites pas de mal.

POLICIER 2 : *(dans l'entrebâillement de la porte)* Et pour les papiers, c'est bon. Tout est en ordre...

Ils sortent enfin.

Scène 7

PIETRO : Quels pots de colle !

CAMBRIOLEUR 2 : On pourrait en coller du papier peint avec des comme eux !

FRIDA : Cela ne nous dit pas ce que vous faites là, vous ?

CAMBRIOLEUR 1 : Et vous, qu'est-ce que vous avez dans ces valises ?

PIETRO : Dites, ça ne vous regarde pas !

CAMBRIOLEUR 2 : On vous a quand même débarrassés des policiers. Je crois que ce n'était pas inutile...

FRIDA : Nous partons en voyage.

CAMBRIOLEUR 1 : Ouais, c'est ça, à Abidjan ? Avec vos amis ?

PIETRO : Tiens c'est vrai où sont Ghislaine et Harold ?

CAMBRIOLEUR 2 : Ils trifouillent dans le tableau électrique.

FRIDA : Harold dans le tableau électrique ? Mais vous êtes dingues ? Avec ses deux mains gauches ! (*elle se précipite dans le couloir, suivie de Pietro et laissent les valises sans surveillance*)

PIETRO : Ghislaine, tout va bien ?

Les deux cambrioleurs se retrouvent seuls.

CAMBRIOLEUR 1 : Tu vois, il y a pire que toi, comme cambrioleur...

CAMBRIOLEUR 2 : Pourquoi tu dis ça ?

CAMBRIOLEUR 1 : Regarde ces valises, elles sont pleines de billets de banque.

CAMBRIOLEUR 2 : Ah bon ?

CAMBRIOLEUR 1 : Je ne sais pas où ils ont pris ça, mais on ne va pas leur laisser...

CAMBRIOLEUR 2 : C'est quand même pas très honnête.

CAMBRIOLEUR 1 : Je retire ce que j'ai dit : il n'y a pas pire que toi comme cambrioleur.

Ils sortent par la porte d'entrée avec les valises.

Scène 8

Frida, Ghislaine, Harold et Pietro reviennent.

HAROLD : (*il se tient la tête et ne marche pas très droit, Frida l'aide à tenir debout*) J'ai pris un méchant coup de jus !

FRIDA : Tu veux un coup de schnaps pour te remettre ?

HAROLD : Ah non ! Je ne touche plus jamais à ce poison.

PIETRO : (*ne voyant plus les valises*) Frida, qu'est-ce que tu as fait des valises ?

FRIDA : Les valises ? Mais tu les avais laissées là !

PIETRO : (*énervé*) Je les avais laissées, je les avais laissées... Il fallait bien porter secours à ton abruti de mari !

FRIDA : (*énervée à son tour*) C'est ta femme qui l'a envoyé se faire électrocuter au tableau électrique !

PIETRO : (*désespéré*) Tout ça pour rien ! On a laissé des traces partout, on est sur toutes les caméras de surveillance. Notre seule chance, c'était de prendre l'avion ce soir avec le pognon, et... Ils nous l'ont piqué...

HAROLD : Tant mieux ! Je vous l'avais dit que c'était un coup foireux. Au moins, sans l'argent, on ne peut plus être accusés. Il n'y a plus de preuve.

GHISLAINE : Sauf la bande vidéo où on te voit en train de faire pipi sur la Ferrari du patron.

HAROLD : Ah, j'avais oublié ça. Merci de me rappeler ce grand moment de honte.

PIETRO : Oh tu sais, moi, j'ai gravé sur sa portière : « grosse voiture = petit zizi ». Et j'ai même signé « Pietro ». J'étais persuadé qu'on allait s'en tirer à ce moment-là.

FRIDA : Tu m'avais dit de prendre le camion, on sort avec quatre pauvres valises. On aurait aussi bien pu les mettre dans ton coffre.

PIETRO : Mais je ne savais pas qu'ils avaient prévu de convoier des fonds juste avant qu'on passe. Le coffre était presque vide !

GHISLAINE : Et pour ta prime de licenciement ?

PIETRO : (*posant la main sur son épaule*) Il va falloir que je t'explique certaines choses, Ghislaine...

Son téléphone portable sonne, il décroche.

PIETRO : Allô, Régis ? (*aux autres*) C'est Régis, mon collègue de boulot... (*à Régis*) Comment je vais ? Bof, tu devines bien que c'est pas la joie... Quoi ? Tu as une bonne nouvelle ? Comment ça, je ne suis pas viré. C'était un poisson d'avril ?

Fin de la pièce